

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 125 (1980)
Heft: 2

Buchbesprechung: La stratégie secrète de la drôle de guerre [François Bédarida]

Autor: Buman, Dominique de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un livre actuel de François Bédarida

La stratégie secrète de la drôle de guerre

par le lieutenant Dominique de Buman

1. Présentation du livre

En septembre 1979, est sorti, à Paris, des Presses de la Fondation Nationale des sciences politiques et des Editions du CNRS, un ouvrage de François Bédarida sur une période mal connue de la deuxième guerre mondiale, celle dite de la drôle de guerre, qui s'étend de septembre 1939 à avril 1940. L'auteur analyse les séances du Conseil Suprême Interallié et l'ambiance qui présida à la préparation de cette guerre que ni les Français, ni les Anglais ne voyaient venir exactement.

Le livre comprend une introduction sur l'institution du Conseil Suprême Interallié et la description de ses protagonistes les plus marquants. Puis suivent les procès-verbaux des 9 séances du Conseil, précédés chacun des données militaires et diplomatiques et accompagnés des résultats commentés par l'auteur de l'ouvrage. Enfin, un bilan des caractéristiques de cette période est dressé par François Bédarida, qui nous fait saisir les raisons de la défaite des Alliés en 1940. Notons également que la plupart des documents qui ont servi à la rédaction proviennent des papiers Daladier, déposés depuis 1972 à la Fondation Nationale des sciences politiques.

2. Origine du Conseil Suprême Interallié

La création du Conseil Suprême Interallié est due à une initiative des Français, qui prirent pour référence l'institution du même nom qui fonctionna pendant la première guerre mondiale. Ils voulurent donc créer un organisme commun, à la fois politique et militaire. C'était en avril 1938. Puis, l'idée sombra dans un tiroir. Au printemps 1939, elle ressuscita grâce aux Anglais. Le danger allemand s'accroissait, et la nécessité d'unir les forces politiques et militaires des deux pays se faisait

ressentir plus que jamais. Hitler avait déjà fait irruption dans plusieurs Etats d'Europe, et les Alliés attendaient avec anxiété l'ouverture d'un front occidental.

3. Contenu du livre

Avant d'aborder le fond de l'ouvrage, il convient de situer l'origine de l'expression de «drôle de guerre»: elle fut créée par Roland Dorgelès qui, à la suite d'un reportage au front, fit paraître en octobre 1939 un article où, pour la première fois, le terme fut mentionné. La période s'étend précisément du 3 septembre 1939 au 10 mai 1940.

De chapitre en chapitre, l'auteur exprime à merveille l'ambiance des séances. Il emprunte le commentaire suivant à l'amiral Auphan: «Les séances étaient assez guindées. Monsieur Chamberlain les présidait avec simplicité et courtoisie, comme un conseil d'administration. Il n'y avait pas à proprement parler de discussion. La séance consistait surtout en une suite alternée de monologues où chacun des deux Premiers Ministres, français et britannique, assis face à face, défendait par des exposés d'allure parlementaire les conceptions et les tendances de son gouvernement ou de ses grands conseillers militaires. Quelle que soit la bonne volonté de ses membres, on ne conduit pas la guerre avec un conclave.»

Cette drôle de guerre s'est caractérisée par un «wait and see»: chaque pays voulait se préparer à la guerre et envisageait des actions militaires ponctuelles qui, si elles se déroulaient, se terminaient par un désastre. F. Bédarida nous montre la succession des tergiversations, qu'il s'agisse de la Finlande, de la Norvège ou des Balkans. Les Alliés, redoutant l'hostilité de l'URSS avec laquelle ils n'étaient pas en conflit ouvert, ne prêtèrent pas main forte à la Finlande et laissèrent ainsi à l'Allemagne grande ouverte la porte de la Norvège. C'est au sujet de cette opération que les Français et les Anglais dévoilèrent le mieux la différence de leurs conceptions: les Anglais optaient à chaque occasion pour la prudence dans l'attaque, de peur de dégarnir le flan occidental, alors que les Français auraient désiré mener campagne à Salonique, à Bakou, à Petsamo ou en d'autres endroits encore. Les Anglais freinaient l'élan et les Français s'aventuraient trop, ce qui a fait dire à F. Kersaudy: «Si les Français ont tendance à promettre ce qu'ils n'ont pas, les Britanniques, par contre, hésitent à donner ce qu'ils ont.» Donc, à propos de la

Norvège, si les tergiversations de Chamberlain et d'Halifax ont retardé l'opération du mois d'avril 1940 et fait perdre ainsi une grande chance d'accès aux mines de fer suédoises, ce sont les illusions effrénées de la France qui ont retardé l'évacuation de Narvik et provoqué de lourdes pertes alliées.

Mais l'opposition ne se confinait pas à ces conceptions différentes: les caractères étaient fondamentalement en désaccord: Chamberlain était irrité de l'influence croissante de Churchill; en mars 1940, Reynaud succéda à Daladier à la présidence du Conseil. Les deux hommes se détestaient, et Daladier, qui resta cependant ministre de la Guerre, fit tout ce qui était en son pouvoir pour saborder l'action du président du Conseil. Enfin, le général Gamelin, qui ne s'entendait pas avec Daladier, prit l'habitude de ne pas manifester son désaccord éventuel durant les séances du Conseil Suprême; il ne faisait part de sa réprobation que plus tard et, souvent, ne transmettait même pas les principales nouvelles militaires au Président du Conseil. Gamelin agit de la même façon avec Reynaud.

Ces confrontations de caractères anéantirent toutes les vellétés d'opérations militaires concrètes. F. Bédarida donne une explication aux tergiversations des Alliés: les deux gouvernements voulaient paradoxalement gagner la guerre sans livrer bataille, car ils sentaient leur état d'infériorité par rapport à l'Allemagne, mais ils ne voulaient, par fierté, l'admettre clairement. De plus, chaque partie appuyait des projets militaires, pourvu que ce soit l'autre qui s'engage sur le terrain.

La principale difficulté pour les Alliés, selon Bédarida, était de ne pas vivre au cœur de l'action: cette situation les laissait dans l'embarras pour toute décision à prendre. Ils disposaient d'un temps de réflexion trop grand et analysaient ainsi très académiquement les réactions éventuelles de pays tiers; le contexte caucasien et la situation belgo-hollandaise le prouvent assez. Cette expectative permanente a permis aux Allemands de prendre l'avantage sur les Alliés pendant la drôle de guerre. L'auteur de l'ouvrage nous montre également que Français et Anglais ont perdu leur temps en cherchant à s'assurer l'appui des Neutres, qui ne voulaient justement pas entrer en conflit.

Cette attitude des Alliés ne doit pas être jugée avec sévérité: l'attente de l'inconnu mettait leurs nerfs à rude épreuve, et l'expression d'un optimisme béat à l'issue de chaque séance n'avait pour autre but que de

se donner une assurance qui n'existait pas. En réalité, comme l'écrit Bédarida, l'esprit des généraux alliés était encore hanté par le carnage de la première guerre mondiale (offensives de Champagne en 1915 et de la Somme en 1916, par exemple). De là vient l'espoir mis dans des méthodes économiques de guerre, telles que le blocus. Ce refus de vouloir livrer bataille sur le terrain, Chamberlain l'a exprimé lors de l'abandon d'une expédition contre les mines suédoises, à la suite de la capitulation finlandaise: «J'avoue, écrit-il, que je me sens très soulagé à l'idée de ne pas avoir à envoyer d'expédition en Suède, entreprise si risquée et si incertaine.» On a retrouvé cet aveu dans une lettre du 17 mars 1940, envoyée à sa sœur.

4. Impression générale

Il est difficile de porter un jugement d'ensemble sur ce livre, qui est constitué, en grande partie, de documents d'archives parfois fastidieux à découvrir; mais l'auteur a su fournir le contexte correspondant à chaque séance du Conseil, sans en alourdir la lecture. De plus, la transcription du texte anglais, dans certains cas, éclaire le sens des pourparlers. L'appareil critique dénote très bien les différences de caractères et le côté familial des protagonistes. On est néanmoins plus en présence d'un ouvrage écrit par un scientifique et un compilateur que d'un livre d'histoire: le lecteur ne découvre en effet que trop rarement les coulisses des opérations de cabinet.

L'intérêt principal de l'ouvrage réside dans l'intégralité des procès-verbaux qui, certes, sont souvent monotones, mais qui mettent en évidence les hésitations menant au désastre de 1940. Enfin, Bédarida a très bien rédigé la transition d'une séance à l'autre du Conseil.

5. Actualité du livre

L'invasion de l'Afghanistan donne un attrait particulier à ce livre: elle provoque en effet une valse-hésitation dans le camp occidental. Le climat politique que nous vivons ces jours ressemble à celui de la drôle de guerre: chaque gouvernement veut donner une leçon à l'URSS, tout en ménageant ses propres intérêts: ainsi, l'Angleterre boycottera les Jeux Olympiques de Moscou, les pays du Tiers-Monde se réservent leur déci-

sion, et la France répète qu'elle participera aux compétitions. Les uns critiquent les mesures des autres qu'ils jugent inadéquates. Et pendant ce temps, comme le III^e Reich à l'époque de la drôle de guerre, l'URSS avance ses pions sur l'échiquier mondial. Espérons que, dans un proche avenir, comparaison ne continuera pas à nous donner raison...

D. de B.

Il y a en moi l'homme du passé qui subsiste, et l'homme du présent mais qui ne s'est pas encore habitué à ce présent, de sorte qu'il se conduit et pense non pas conformément à ce qu'il est, mais à ce qu'il a été, qu'il croit toujours être.

C.-F. RAMUZ